

# Le Mouvement perpétuel Le paradoxe de la stabilité

« L'Homme n'est jamais plus semblable à lui-même que  
lorsqu'il est en mouvement. »

LE BERNIN

Pauline BILLAUD  
Manon CHAVANT



« Une poétique de crise » écrit Michèle Clément à propos des poètes baroques<sup>1</sup>. En effet la poésie baroque prend place dans un contexte de bouleversements dont elle se fait l'écho. La seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle voit disparaître l'optimisme qu'avait apporté l'humanisme ; la foi en un progrès intellectuel et moral, les « certitudes lumineuses »<sup>2</sup> qui guidaient les hommes renaissants s'effondrent face au contexte douloureux de la fin de ce siècle né dans l'espoir pour s'achever avec des désillusions. Désillusions d'autant plus profondes qu'elles apparaissent après une période d'euphorie intellectuelle, de foi en la perfectibilité de l'homme. Car les guerres de religions viennent remettre en cause cette foi en l'humanité : l'extrême violence des conflits, l'horreur des massacres et l'étendue de ces guerres atteignent la confiance des érudits. Ainsi, comment croire encore en une Vérité et un Bien qui guideraient les actions des Hommes ? L'effondrement de l'horizon serein qu'amenait la philosophie renaissante fait prendre conscience aux individus du caractère éphémère de chaque chose, de l'instabilité et du caractère imprévisible du monde. D'autant que ce monde se dérobe sous leurs pas : les découvertes de Copernic et Galilée affirment que la terre est une sphère mouvante, ce que démentent pourtant nos sens. L'univers baroque est donc un monde où à chaque certitude s'oppose un envers, où tout n'est qu'illusion, où chaque chose est en mouvement.

Ainsi, le mouvement est un élément central, qui sous-tend toute la production poétique de la fin du XVI<sup>e</sup> au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Tant dans les thèmes abordés que dans l'écriture, tout est mouvement, instabilité, inconstance. On retrouve cette sensibilité au mouvement dans l'utilisation récurrente de la figure de Protée : dieu marin de la mythologie grecque, il a la pouvoir de changer de forme, de modifier son apparence selon son désir. « Tantôt jeune homme, tantôt lion ; (...) souvent on pouvait te prendre pour une pierre, souvent aussi pour un arbre ; parfois, empruntant l'aspect d'une eau limpide, tu étais un fleuve, parfois une flamme ennemie de l'onde » écrivait ainsi Ovide à son propos<sup>3</sup>. Cette mouvance peut être légère quand elle s'applique à la poésie amoureuse, ou grave quand c'est la vie qui perd sa

---

<sup>1</sup> CLÉMENT Michèle. *Une poétique de crise : poètes baroques et mystique*. Paris : Champion éditeur, 1996

<sup>2</sup> *Moyen Âge et XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris : Hatier, 1988 (Coll. Itinéraires littéraires). p. 369

<sup>3</sup> OVIDE. *Les Métamorphoses*. Trad. De Georges Lafaye. Paris : Gallimard, 1992. (Coll. Folio classique)

substance à n'être plus que changements (c'est ce que Jean Rousset nommera *l'inconstance blanche* et *l'inconstance noire*). Elle peut être célébrée ou honnie, mais elle est incontournable : il est impossible désormais d'exprimer une stabilité dans ce monde terrestre, de décrire un état pérenne. La conscience aiguë de cette instabilité pose bien évidemment problème : car comment représenter ce qui bouge sans cesse ? Comment rendre par écrit le changement, et comment décrire ce qui aura changé demain ? Les poètes usent de toutes les richesses du langage, portant en leur acmé les procédés qu'avaient expérimentés les poètes de la Pléiade.

Paradoxalement, l'idée d'un mouvement perpétuel est le moyen d'apporter un repère, une stabilité dans ce monde changeant. Car elle amène aussi l'idée d'un cycle, d'une constance dans ce mouvement. L'éternité est par définition pérenne, le mouvement perpétuel est donc le moyen de trouver l'immobile au sein même du tournoiement, la vérité au cœur du mensonge, l'absolu dans l'ambigu. Christofle de Beaujeu (poète et homme de guerre de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup>) dans « Je meurs, ô doux baiser » exprime sous le signe d'Eros le paradoxe du mouvement perpétuel : la douleur trouve sa naissance dans sa propre guérison, entraînant l'amant dans un cercle infini d'apaisements et de douleurs, tellement proches qu'ils finissent par se confondre en un même état. Un mouvement constant et ininterrompu stabilise l'univers. En cela, les références aux suppliciés éternels de la mythologie gréco-romaine sont l'expression d'une constance : à jamais ils répètent ou subissent les mêmes gestes. Tantale, qui a à sa portée fruits et eau qui s'échappent dès qu'il tente de les saisir ; Ixion attaché pour l'éternité à une roue qui tourne sans cesse ; Sisyphe, condamné à pousser un immense rocher au sommet d'une montagne d'où il redescend aussitôt ; ou encore Prométhée, à qui chaque jour un vautour dévore le foie, qui se régénère chaque nuit. « Le rocher et la roue et la soif et la faim » exprime comme chez Christofle de Beaujeu les douleurs de l'amour. Mais il s'agit ici d'un amour non partagé, et les douleurs qu'il provoque sont celles des tourments infinis des rois suppliciés par Zeus. Isaac Habert (1560-1625), qui affectionnait les thèmes scientifiques et amoureux, expose ici le constat d'un état, car ces châtements répondent à un cycle infini, leur répétition est une certitude, étant le fait des dieux. Jean-Baptiste Chassignet (1571-1635), auteur d'une poésie de l'inconstance noire aux accents mystiques, cherche lui aussi dans le religieux le point fixe qui lui permettra d'échapper au mouvement perpétuel. La vie, instable, évanescence et futile, est un cycle constant d'éternel

recommencement duquel on ne peut échapper que par la mort ; « Et l'onde pousse l'onde » est résolument tourné vers Dieu, horizon stable qui ne fait que plus ressortir la vacuité de l'existence. Cette vie instable est également soulignée par Jean Auvray (1580-1630) dans « Au mouvant de ce monde ». Le poète y décrit par un système d'antithèses et d'expressions oxymoriques un univers où à chaque certitude se substitue son contraire, où les idées, les actions et les choses sont dans un perpétuel mouvement d'inversion. Enfin, Etienne Pasquier (1529-1615) exprime dans « Ô nuits non nuits » l'interchangeabilité des opposés, qui se confondent et assaillent le « je » lyrique dans d'inlassables répétitions.

Chacun de ces poètes exprime donc par les thèmes abordés ou dans son écriture le mouvement perpétuel du monde et des hommes. Et si ce changement peut effrayer, ils ne tentent pas de le nier, mais trouvent au contraire dans l'idée d'un cycle éternellement recommencé une échappatoire à la course du monde. Trouver une stabilité au sein du mouvement perpétuel, il s'agit bien là d'un paradoxe : une formule qui heurte l'intuition et conteste l'évidence, frappe l'esprit et séduit. Une poésie baroque en somme.

## Je meurs, ô doux baisers

Je meurs, ô doux baisers, et sens dedans<sup>4</sup> mon âme  
Éteindre mon amour, brandon après brandon<sup>5</sup>,  
Et prête de voler sur le bord où Charon<sup>6</sup>  
Blesse le sein des eaux de son ancienne rame.

Et puis je sens encore, en vous baisant, Madame,  
Dé mes terribles maux la douce guérison,  
Ne baisant plus, je meurs, puis en votre giron<sup>7</sup>  
Rebaisant je sens bien revivre et cœur et l'âme.

Ô bouche guérissante et ensemble meurtrière,  
Tu me remplis le sein d'haleine douce et fière,  
En guérissant je meurs, qu'est-ce que j'entreprends<sup>8</sup> ?

Mon mal m'était plus doux que ma santé mortelle,  
Opsilles qui sucez où mordent les serpents,  
Ma peine en guérissant toujours se renouvelle.

CHRISTOFLE DE BEAUJEU

Extrait des *Amours*, publié en 1589.

---

<sup>4</sup> Dedans : Dans, au-dedans de.

<sup>5</sup> Brandon, n.f : Débris échappés d'un incendie.

<sup>6</sup> Charon : Nocher infernal de la mythologie grecque et romaine qui reçoit les âmes des morts et leur fait passer l'Achéron.

<sup>7</sup> Giron : Pan de vêtement, en particulier allant de la ceinture au genou. Par métaphore, c'est l'idée de protection qui est retenue et « giron » s'emploie au figuré comme « sein ».

<sup>8</sup> « [...] j'entreprends : commencer, mettre en œuvre. Sous entendu ici, s'il continue à l'embrasser il va à sa mort et il se pose la question de savoir où il va comme cela, qu'est ce qu'il « entreprend », ici, aller à sa mort consciemment.

## Le rocher et la roue et la soif et la faim

Sisyphé malheureux, Ixion et Tantale,  
Pour leurs fraudes, larcins, et leurs iniquités,<sup>9</sup>  
Par le juste vouloir des saintes déités,<sup>10</sup>  
Souffrent mille tourments dans la fosse infernale.

L'un portant un rocher toujours monte et dévale,  
L'autre a le chef<sup>11</sup>, les pieds et les bras garrottés  
A la roue d'airain<sup>12</sup> tournant de tous côtés,  
L'autre brûle de soif dedans l'onde avernale.<sup>13</sup>

Le rocher et la roue et la soif et la faim  
Sont les âpres bourreaux dont sans repos et fin  
Ils sentent les rigueurs<sup>14</sup> et gênes éternelles,

Mais le dieu qui nourrit mon âme en passion  
Me donne incessamment des peines plus cruelles  
Que celles de Sisyphe, Tantale et Ixion.

ISAAC HABERT (1560-1625)

Extrait des *Amours de Diane*, première  
section d'*Amours et Baisers*.

---

<sup>9</sup> Iniquités : chose injuste, méchanceté, impiété

<sup>10</sup> Déités : divinités mythiques

<sup>11</sup> Chef : la tête

<sup>12</sup> Airain : le bronze

<sup>13</sup> Onde avernale : les anciens plaçaient l'entrée des Enfers dans le lac d'Averne en Italie (près de Naples), en raison des marais aux exhalaisons sulfureuses qui l'entouraient.

<sup>14</sup> Rigueur : Dureté et cruauté, sens plus fort qu'actuellement

## Et l'onde pousse l'onde

L'enfance n'est sinon qu'une stérile fleur,  
La jeunesse qu'ardeur d'une fumièr<sup>15</sup> vaine,  
Virilité<sup>16</sup> qu'ennui, que labeur, et que peine,  
Vieillesse que chagrin, repentance, et douleur ;

Nos jeux que déplaisirs, nos bonheurs que malheur,  
Nos trésors et nos biens que tourment et que gêne<sup>17</sup>,  
Nos libertés que lacs<sup>18</sup>, que prisons, et que chaîne  
Notre aise que malaise et notre ris<sup>19</sup> que pleur ;

Passer d'un âge à l'autre est s'en aller au change  
D'un bien plus petit mal en un mal plus étrange  
Qui nous pousse en un lieu d'où personne ne sort.

Notre vie est semblable à la mer vagabonde  
Où le flot suit le flot et l'onde pousse l'onde<sup>20</sup>,  
Surgissant à la fin au havre de la mort.

JEAN-BAPTISTE CHASSIGNET (1571-1635)

Extrait de *Mépris de la vie et Consolation  
contre la mort*

---

<sup>15</sup> Fumièr : n.f, autrefois « fumier » (v. 1530), désigne régionalement une fosse à fumier.

<sup>16</sup> Virilité : âge viril, fleur de l'âge. « Enfance, adolescence, virilité, vieillesse. » (Montaigne).

<sup>17</sup> Tourment et que gêne : tortures, supplice, grande peine morale. Sens plus fort qu'actuellement.

<sup>18</sup> Lacs : tomber dans le lacs : « être dans l'embarras ». Lacs pris au sens figuré d' « embarras, de piège ».

<sup>19</sup> Ris : l'action et la manière de rire.

<sup>20</sup> Flot et onde : au figuré, désigne ce qui est ondoyant et désigne les mouvements de l'eau agitée, de la mer.



## Au mouvant de ce monde

[...]

Non, non, chercher<sup>21</sup> du ferme au mouvant de ce monde  
C'est appuyer ses pieds sur une boule ronde,  
Traverser l'océan dans un bateau percé,  
Se tenir à la mousse, et luitter<sup>22</sup> sur la planche,  
Se suspendre au filet, voltiger sur la branche,  
Et courir (indiscret) sur un pendant<sup>23</sup> glacé.

Le soleil des honneurs souffre<sup>24</sup> toujours eclypse,  
Au miel des voluptez, le fiel du mal se glisse,  
L'endroit de la Fortune a toujours son envers ;  
L'on ne trouve jamais de calme sans tourmente,  
De roze sans espine, et de mont sans descente,  
Ny de médaille encor qui n'aye son revers...

JEAN AUVRAY (v. 1580-1630)

Extrait du poème « Grâces rendues en  
l'année 1608, luy estant résident en  
Holande », tiré de *Œuvres Saintes* paru en  
1634.

---

<sup>21</sup> Cercher : v. chercher

<sup>22</sup> Luitter : v. combattre

<sup>23</sup> Pendant : pente

<sup>24</sup> Souffre : v. supporter, tolérer

## Ô nuits, non nuits

Ô nuits, non nuits ains<sup>25</sup> journalière peine,  
Ô jours, non jours ains ténébreuses nuits,  
Ô vie en deuil échangée en ennuis,  
Ô triste deuil, non deuil ains mort soudaine,

Ô cour, ains roc d'espérance incertaine  
Où de mon mal tous les flots sont réduits<sup>26</sup>,  
Ô yeux, ainçois de rivière conduits,  
Ô pleurs, non pleurs ains coulante fontaine,

Ô cieus, non cieus ains mélange et chaos,  
Ô dieux, non dieux ains guidons<sup>27</sup> de mes maux,  
Ô daine<sup>28</sup> en qui tout le cruel se cache,

Ô nuits, jour, vie, deuil, ô cour, ô yeux,  
Ô pleurs, ô cieus, ô dame et ô vous dieux,  
N'aurais-je donc jamais en vous relâche ?

ETIENNE PASQUIER (1529-1615)

*Œuvres choisies d'Étienne Pasquier.*  
Léon Feugère. 1851

---

<sup>25</sup> Ains : Signifie « avant ». Situé après une négation, il signifie « mais plutôt », « plutôt » ou « au contraire ».

<sup>26</sup> Réduits : signifie « qui est à l'écart » ou alors « ramené, rétabli ».

<sup>27</sup> Guidons : ce qui sert de signe pour se guider. Ou « étendard, porte-drapeau ».

<sup>28</sup> Daine : féminin de daim. Fréquemment utilisé pour désigner la dame.

## Annexe 1 : L'esthétique baroque chez Louis Aragon

*Le mouvement perpétuel est le titre d'un recueil d'Aragon, publié en 1920. Outre le fait qu'il souligne la postérité du thème dans la création poétique, il se fait l'écho d'une survivance de l'esthétique baroque chez les surréalistes ; en effet ils cherchent eux aussi à exprimer un monde en mouvement constant. Pour se dégager de la difficulté de représenter un univers auquel ils dénie toute stabilité, les auteurs surréalistes comme les baroques distordent les formes, et utilisent « l'illusion même, le charme protéiforme d'une apparence mouvementée »<sup>29</sup>. Michel Meyer rapproche ainsi ici l'esthétique d'Aragon des auteurs baroques, sans occulter les limites inhérentes à ce rapprochement.*

« (...) Enfin, la surréalité est définie comme une pratique poétique dont le centre est l'image. L'image, dont l'usage, on l'a vu, définit le surréalisme – "le vice appelé surréalisme est l'emploi déréglé et passionnel du stupéfiant image"- permet d'accéder à une réalité faite de "perturbations" et de "métamorphoses" : "chaque image à chaque coup vous force à réviser tout l'univers".

Le rationalisme classique a tenté de définir un rationalisme fixe, une nature stable dont l'homme pouvait, selon la formule cartésienne, se rendre maître et possesseur. Aragon, lui, retrouve la pensée de l'instabilité du monde propre à l'époque baroque. Bien sûr, si "la vie est un songe", pour reprendre le titre d'une pièce célèbre de cette époque, Aragon, contrairement à Calderón et aux autres écrivains du début du XVII<sup>e</sup> siècle, ne met pas en évidence cette instabilité du monde pour l'opposer à la certitude de la foi en l'au-delà. Le divin est à trouver dans le monde. Une esthétique est donc plus à même qu'une métaphysique de traduire cette vision d'un monde en proie à un "mouvement perpétuel", pour reprendre le titre d'un recueil de poèmes d'Aragon ; et l'esthétique que rencontre alors l'auteur dans sa réflexion est l'esthétique théâtrale. »<sup>30</sup>

---

<sup>29</sup> MEYER Michel, *Le Paysan de Paris d'Aragon*. Paris : Gallimard, 2001, (Coll. Foliothèque)

<sup>30</sup> MEYER Michel *ibid.*, p.79



Couverture de ARAGON Louis, *Mouvement perpétuel* [1920]. Paris : Gallimard, 1970, (Coll. Poésie Gallimard)

© Editions Gallimard, 1920.

## **Annexe 2 : Ixion et Tantale**

*« Ixion et Tantale (...) souffrent mille tourments dans la fosse infernale » écrit Isaac Habert<sup>31</sup>. Les tourments éternels des suppliciés de la mythologie grecque expriment un mouvement sans fin, un infini de la douleur. Mais comment exprimer par un art statique l'éternel recommencement de leurs souffrances ? L'artiste flamand Hendrick Golzt (1558-1617), peintre et graveur maniériste, les représente dans leur chute, les corps distordus, déformés, à l'intérieur d'un cercle. Cette forme du cadre et la position du sujet en font une gravure sans sens de regard, que le spectateur doit en outre faire tourner pour pouvoir lire l'inscription qui la ceint, reproduisant par son geste le mouvement qui torture pour l'éternité les rois déchus Ixion et Tantale.*

---

<sup>31</sup> Voir p.15 : *Le rocher et la roue et la soif et la faim*



***Ixion*, Goltzius Hendrick, 1588 environ, gravure, Hambourg Kunsthalle<sup>32</sup>**

© Agence photographique de la Réunion des Musées Nationaux.

<sup>32</sup> Réunion des Musées Nationaux (RMN), Agence photographique. [en ligne]. < <http://www.photo.rmn.fr> >